

L’ÉPILOGUE BIC

Il était sept heures du soir quand mon téléphone sonna, et j’étais prêt à répondre.

« Bonsoir, monsieur Frega. Valeria, de l’hôtel Sheraton de Reggio de Calabre, à l’appareil. Pardonnez-moi de vous déranger. Je vous appelle de la part du directeur de l’hôtel pour savoir si vous pourriez passer demain matin, vers 10 h 30, au sujet d’une affaire qui vous concerne. »

« Certainement. Mais vous savez, je suis du genre anxieux. Si vous aviez l’amabilité de me donner un indice sur le sujet, je pourrais arriver préparé, fin prêt. »

« À vrai dire, je ne devrais pas vous en parler. Mais concrètement, il s’agit d’une dette laissée par votre collègue française il y a quelques semaines. Elle nous a chargés de vous contacter pour régler l’affaire. »

« Dites au directeur, je vous prie, que je serai là demain matin. Merci. »

Une collègue française ?

Qui diable était-ce ?

De toutes les possibilités, le seul nom qui me vint à l’esprit fut Chanel.

Et pourquoi se dirait-elle ma collègue, en me laissant sur les bras un problème qui n’était même pas le mien ?

Le lendemain, j’arrivai à l’hôtel.

Le directeur de l’hôtel m’accueillit chaleureusement et me remit aussitôt une lettre qui avait été déposée là à mon nom.

Bien qu’ils ne fussent pas un bureau de poste, ils avaient aimablement accepté de la recevoir, car mon père et moi étions leurs clients, pour le compte de notre maison mère, Gillette, depuis plus de cinquante ans.

Puis le directeur me demanda si j’étais disposé à régler la dette de ma collègue, et je lui demandai à combien elle s’élevait.

« Je suis presque gêné de vous la réclamer, dit-il, mais la dame a absolument tenu à ce que vous régliez la dette avant d’ouvrir l’enveloppe. »

« Combien vous dois-je ? »

« Monsieur Frega : un dollar américain. »

Quelle fille de garce, cette Française.

Je souris.

Nous nous saluâmes.

Puis je sortis pour ouvrir la lettre et la lire.

Mon amour, tu comprends maintenant ce que cela fait de payer un dollar.

Je t’embrasse,

Ta Chanel

Mais cela ne s’arrête pas là.

Je n’avais pas de voiture, et je ne prenais jamais le bus.

La vie dans les grandes capitales étrangères m’avait appris à marcher : je regagnai donc la maison à pied, après avoir parcouru près de trois kilomètres.

Je sonnai à la porte.

Ma fille ouvrit la porte et cria :

« Surprise !!!! »

Ferdinando